

Actes de la journée d'études "Les débats de la traduction"

Ce numéro 8.2 renoue avec l'esprit originel de la revue qui voyait alterner numéros thématiques et actes de journées d'étude organisées à l'université Mount Royal. En effet, cette nouvelle livraison propose des contributions présentées à la journée d'étude "Les débats de la traduction" qui s'est tenue le 26 avril 2023. Les restrictions imposées lors de la pandémie de 2020-2021 avaient nécessairement mis ce genre de manifestation entre parenthèses et comme divers projets nous retenaient ailleurs, nous avons préféré en différer l'organisation. Cette journée s'est tenue essentiellement en ligne - signe des temps - et a permis de rassembler des intervenants du Cameroun, du Maroc, de France, de Tunisie et du Canada sur une question qui est loin d'être épuisée et qui intéresse, interpelle nécessairement toute personne ayant frotté et limé sa cervelle contre celle d'autrui, pour reprendre la formule bien connue de Montaigne. Tenter de comprendre l'Autre, c'est tenter de le traduire, avec plus ou moins de succès, plus ou moins de calcul, plus ou moins d'écho. Et à ce jeu, comme l'histoire de la discipline le montre, la traduction fait débat et les débats font la traduction. Force est de constater que la traduction reste un processus "trouble" où se jouent interférences linguistiques, socioculturelles, politiques, pour n'en citer que quelques-unes, qui dépassent le cadre du simple transfert d'informations. Pour l'idéaliste, la traduction est "[a]rt du croisement des métissages aspirant à la totalité-monde, art du vertige et de la salutaire errance... [qui] s'inscrit ainsi et de plus en plus dans la multiplicité de notre monde » (Glissant 36). Pour le plus pessimiste, la traduction est une "manipulation" sinistre entre les mains de certains pouvoirs politiques, économiques et socio-culturels.

Si la traduction favorise la transmission et le partage des connaissances et des arts entre la France et l'Italie à l'époque de la Renaissance, la critique faite aux traductions françaises de l'oeuvre de Dante, notamment son non-respect des complexités de la langue poétique (d'où le fameux "Traduttore, traditore"), est révélatrice du statut de la traduction et du traducteur. C'est, par exemple, autour de la traduction de *L'Iliade* que se cristallise en partie le débat entre les Anciens et les Modernes: la première traduction, celle de Mme Dacier, fidèle à Homère, se revendique des Anciens tandis que la seconde, celle d'Houdar de La Motte, se veut proche du "peuple" (Canmargue). Les approches cibliste et sourciste de la traduction sembleraient ainsi avoir toujours eu leurs partisans. Ses approches interrogent d'ailleurs la nature et la fonction de la traduction. Une bonne traduction serait-elle forcément fidèle à l'original ? Serait-elle, au même titre que le traducteur, et pour reprendre les termes de Venuti, invisible ? La visibilité de la traduction serait-elle forcément marquée par l'erreur ? Qu'entend-on par traduction "visible" (ou "audible" dans le cas du doublage par exemple) ? Car lorsque l'erreur est perçue, la traduction sort inévitablement de son invisibilité. Or, l'erreur, à éviter pour l'un, est à célébrer pour l'autre. Certains favorisent une approche étrangéïsante ou sourciste alors que d'autres crient à la trahison et prônent une approche domesticante ou cibliste. Selon son camp, la nature de l'erreur est donc changeante.

Encore s'agit-il d'appréhender l'erreur, ce que se sont proposés de faire les auteurs du numéro de *TTR*, daté de 1989, dédié à « L'erreur en traduction » ou, plus récemment, Catherine Schwerter, Catherine Gravet et Thomas Barège dans *L'erreur culturelle en traduction* (2019). Pour Larose, «[l]'erreur en traduction est généralement vue comme l'inobservation des règles du projet de traduction, espèce de “cahier des charges” dans lequel s'énoncent les principes et postulats de traduction » (7). L'erreur engagerait donc une certaine éthique du traduire et, par extension, du traducteur investi de sa “tâche” (Benjamin).

Une traduction contenant des erreurs est-elle toutefois nécessairement ratée? Certaines erreurs peuvent concrètement coûter des vies, comme ce fut le cas avec la traduction en anglais du mot japonais polysémique “*mokusatsu*” prononcé par le Premier ministre japonais Kantaro Suzuki en réponse à l'ultimatum des Américains lors de la Seconde Guerre mondiale. L'expression est interprétée et relayée par les journalistes américains présents à la conférence comme un « mépris silencieux traduisant donc un simple refus alors que l'expression peut se également se traduire par un simple “sans commentaire”, ce qui était vraisemblablement la volonté de Suzuki: la sentence est sans appel et les Américains bombardent Hiroshima et Nagasaki quelques jours plus tard.

Que la traduction soit source de conflits est indéniable, mais c'est au-delà du produit traduit qu'il convient également de s'intéresser. L'étude de la traduction divise et reste marquée par quelques grands “tournants” de pensées qui tantôt se succèdent, tantôt se chevauchent (Hornby). On pense ainsi au tournant linguistique, culturel, post-colonial, sociologique et psychologique, pour n'en citer que quelques-uns. Chaque école de pensée propose une terminologie qui lui est propre, pouvant prêter à confusion et fermer tout dialogue.

Les quatre communications qui se retrouvent dans ce numéro illustrent de diverses manières, et sur des objets ou dans des domaines parfois peu explorés, le thème de cette journée d'étude.

Dans sa contribution “Traduction de la poésie mystique : le non-dit et le déjà-dit dans la note du traducteur”, Safoura Ajdari interroge la manifestation du traducteur dans la marginalité littérale du texte : la note du traducteur. Selon Ajdari, si le traducteur de Mantiq at-Tayr a eu recours de nombreuses notes du traducteur, c'est autant dans une optique didactique que par souci de clarté. Toutefois, leur utilité peut être sujette à débat. En effet, si certaines s'avèrent indispensables, d'autres peuvent sembler superflues, ce qui mène Ajdari à questionner le rôle de ces notes dans la transmission culturelle et leur impact sur l'expérience de lecture.

Pour sa part, Maria Fortunati s'intéresse aux “erreurs” de traduction relatives au corps dans l'œuvre de Neel Doff, écrivaine belge, dans “Le corps de Keetje, malmené dans la fiction et dans sa traduction ?” La trilogie autobiographique de Doff traite de thèmes forts tels que l'obscurité, le traumatisme pubertaire et la prostitution que ses différents traducteurs négocient à l'aune de leurs vécus et idéologies.

C'est ensuite Mohamed Lami Rhimi qui revient sur le rejet glissant du monolinguisme et de la standardisation culturelle dans “Le plurilinguisme, la

poétique des frontières et la traduction au prisme de la philosophie de la Relation d'Édouard Glissant". Pour Glissant, la traduction est un art essentiel, intégrant une poétique propre qui résiste aux hégémonies politiques et culturelles. Glissant voit en la traduction non seulement un moyen de préserver la diversité linguistique, mais aussi un outil créatif qui enrichit et reflète l'imaginaire de chaque langue. La traduction, selon lui, incarne une résistance artistique et contribue à l'interconnexion globale des cultures. La traduction est résolument politique et participe aux grands débats de notre monde actuel.

Enfin, Miao Li se penche sur la traduction en chinois de la chanson "Penser l'impossible" du spectacle "Mozart, l'opéra rock". Le traducteur de chansons, notamment pop et folk, se voit tiraillé entre souci de fidélité au texte source et nécessité d'adaptation à la langue cible. La frontière entre traduction et adaptation, au demeurant peu ténue, reste sujette à débat. La traduction de chansons représente d'autant plus un défi en chinois, langue monosyllabique où le traducteur se doit de respecter la versification et la fluidité chantable.

La section Varia conclut ce numéro avec l'article d'Anissa Talahite-Moodley "Guerre, folie et écriture : la métaphorisation du trauma colonial dans *Les jardins de cristal* de Nadia Ghalem". Talahite-Moodley s'interroge sur la place de la mémoire du passé colonial au sein de la littérature algérienne dans un ouvrage encore peu étudié. En transformant le trauma historique, les récits littéraires révèlent des aspects cachés de la mémoire collective, tel que le concept de « zone blanche de la mémoire » de Karima Lazali. Nadia Ghalem, pionnière de la littérature de la diaspora algérienne au Canada, illustre cette approche dans son roman *Les jardins de cristal* (1981) dont la structure narrative polyphonique fait remonter à la surface le trauma enfoui de la guerre d'indépendance algérienne.

Pour leur soutien, nous tenons aussi à remercier Simon Bréan, Margarita García Casado, Anabelle Dolidon, Sage Goellner et Lilyane Rachedi.

Les éditeurs

Bibliographie

- Glissant, Édouard. *Introduction à une poétique du divers*. Presses de l'Université de Montréal, 1995.
- Larose, Robert. L'erreur en traduction. *TTR*, vol. 2, no.2, 1989,
<https://www.erudit.org/fr/revues/ttr/1989-v2-n2-ttr1471/>. Consulté le 15 septembre 2024.
- Schwerter, Stéphanie, Catherine Gravet et Thomas Barège, rédacteurs. *L'erreur culturelle en traduction*. Presses universitaires du Septentrion, 2020.
- Snell-Hornby, Mary. *The Turns of Translation Studies*. John Benjamins, 2006.